

Jack McLean

La déification de Jésus

baha'i

The Deification of Jesus
© World Order Magazine
Vol 14, N° 3 & 4
Traduction : Pierre Spierckel

Éditions bahá'íes France
45, rue Pergolèse
75116 Paris.
© Librairie bahá'íe
www.librairie-bahaie.fr
diffusion@librairie-bahaie.fr

ISBN: 2-912155-74-6
Dépôt légal : janvier 2011

Introduction

Malgré le nombre croissant de rencontres, de forums d'échange et de partage entre les grandes religions du monde, le christianisme continue à se différencier par sa ferme conviction du caractère unique de son fondateur, Jésus-Christ. Si des chrétiens, à titre individuel, peuvent reconnaître la nature inspirée des fondateurs de religions non-chrétiennes, les adhérents des branches principales du christianisme sont unis dans la croyance que le Christ n'a pas d'égal. Cette conviction du caractère unique de Jésus est devenue la forteresse imprenable de la croyance chrétienne.

Pourtant, cette croyance est le produit de développements historiques et théologiques dans l'église primitive. C'est par une série de credo basés sur des spéculations théologiques que Jésus, le Fils, fut conçu comme étant

l'essence de la Divinité marchant sur la terre, Dieu lui-même, uni avec un Saint-Esprit déifié en une théologie trinitaire. Ces credo, loin d'être des inspirations divines descendues sur les Pères de l'Église, subirent un long développement historique qui connut des oppositions. Ils furent finalement élaborés dans leur forme actuelle après quatre siècles de luttes théologiques acrimonieuses nécessitant quatre conciles œcuméniques : Nicée, Éphèse, Constantinople et Chalcédoine, et provoquèrent des luttes sanglantes entre factions chrétiennes. Le résultat de ces controverses christologiques fut la séparation des Églises d'Asie Mineure de l'Église orthodoxe de Constantinople, séparation qui perdure aujourd'hui.

Les écrits de l'apôtre Paul furent un facteur important dans le processus de déification de Jésus. L'idée que Paul se faisait du Christ correspond, à l'évidence, au personnage du sauveur des religions à mystère grecques : c'est dans une forme prédéfinie que Jésus fut placé. Pourtant, les affirmations de Jésus lui-même ne peuvent servir de support à son élévation à la divinité. En tant que Fils, Jésus se voyait clairement lui-même dans un rôle subordonné à celui du Père.

Je voudrais présenter ici une étude à trois dimensions des aspects historiques, doctrinaux et comparatifs de la déification de Jésus. Tout d'abord, j'examinerai l'interprétation de Jésus que Paul présente aux chrétiens d'origine non-juive en l'opposant à la conception de Jésus

lui-même. J'aborderai ensuite le Jésus gnostique qui intéresse indirectement la question christologique. Enfin, je présenterai deux controverses christologiques majeures : 1) le schisme d'Arius et le développement de la notion de la Trinité et, 2) le débat Dieu-homme entre Cyrille et Nestorius. Ces mouvements couvrent une période de quatre cents ans. Pour terminer cette étude comparative, je présenterai une perspective bahá'íe sur la déification de Jésus et, chaque fois que cela sera possible, j'indiquerai ce que dit la religion bahá'íe sur les sujets concernés. On ne peut pas dire que les études bahá'íes-chrétiennes soient une nouveauté dans la littérature bahá'íe, au moins en langue anglaise. Elles promettent pourtant de présenter un intérêt croissant au fur et à mesure que le monde chrétien réalisera les prétentions sérieuses que Bahá'u'lláh présente aux disciples de l'Évangile.

Saint Paul et la déification de Jésus¹

Les écrits de Paul eurent dans le christianisme un rôle déterminant en transmettant une compréhension particulière du Christ. Le rejet progressif de la branche judaïque du christianisme plaça la christologie de Paul au premier plan dans la compréhension chrétienne du Messie, et sa glorification de la divinité du Christ joua un rôle majeur dans la déification de Jésus. On peut dire que si le Christ enseigna le Royaume, Paul enseigna le Christ.

Tout en étant largement apprécié de la majorité des chré-

1- Il n'est pas question de discuter ici de la question de savoir si Paul était, ou non un *usurpateur* ou s'il brisa l'Alliance du Christ. Je m'attache à élucider la spécificité de la croyance christologique de Paul qui contribua dans une large mesure à fixer la croyance de Jésus en tant que Dieu. Je mentionne parfois les différends entre Paul et les chefs de l'église de Jérusalem. Paul lui-même les admet (Gal. 2, ou sous une autre forme, Act. 15) et ce sont des faits historiques. Cela dit, les sources tant chrétiennes que bahá'ies étant peu claires sur cette question, je ne vois pas comment on peut argumenter sérieusement la question d'un point de vue non-partisan.

tiens, Paul fit néanmoins l'objet de grandes controverses, de son temps déjà jusqu'à aujourd'hui. Ses voyages missionnaires en Grèce et en Asie Mineure, ajoutés à un ensemble important d'écrits théologiques lui valurent l'adulation de quelques chrétiens qui le considèrent comme le « second fondateur du Christianisme² ». D'autres théologiens, plus critiques, ne sont pas aussi enthousiastes³. En se basant sur une étude des épîtres de Paul, un théologien en religion comparée parle de lui comme du *personnage problématique du christianisme primitif* qui s'est opposé aux piliers de l'Église-mère de Jérusalem : Pierre, Jacques le frère du Seigneur et Jean, à propos de l'enseignement et de l'admission des chrétiens d'origine païenne dans la nouvelle religion⁴. Le premier concile de l'Église primitive, le Concile de Jérusalem, fut organisé dans la cité sainte en 49 pour résoudre la controverse⁵.

2- Cité dans *Man's Religions* de John B. Noss (3ième edit. New-York, 1963), p. 620. D'après l'exégèse textuelle du Nouveau testament, cinq des quatorze épîtres pauliniennes ne sont pas de Paul (Ephésiens, Hébreux I et II, Timothée et Titus). Colossiens est douteuse.

3- Albert Schweitzer, Hans Joachim Schoeps, Karl-Heinz Deschner, Wilhelm Nestle, E. Meyer Schonfield, Steinheim E. Grimm... qui ne sont pas d'obscurs théologiens et qui contribuèrent largement aux recherches en théologie et religion comparées. Les théologiens suivants semblent préférer le christianisme ébionite, opposé au christianisme des gentils de Paul : Harris Hirschberg, Shlomo Pines, David Fluser, James Dunn, Cardinal Daniélou, Gilles Quispel.

4 Voir S.G.F.Brandon, 'Saint Paul, the Problem Figure of Primitive Christianity' in *Religion in Ancient History: Studies in Idea, Men and Events* (London: George Allen & Unwin Ltd, 1969), p. 310-23.

5- Le problème en question était l'observance de la loi mosaïque par les convertis Gentils. Actes 15:29 dit que Paul tomba d'accord avec l'Église

Le Jésus des écrits de Paul est très différent du Jésus des évangiles synoptiques et des lettres non-pauliniennes du Nouveau Testament. Paul transforme Jésus de Nazareth, le Messie juif d'Israël, en un Seigneur déifié portant toutes les marques d'un dieu sauveur issu des cultes à mystère grecs. Se présentant lui-même comme l'apôtre *parmi les Gentils* (Gal. 1:16; Actes 9:15*), Paul choisit de présenter Jésus au monde païen grec, un milieu radicalement différent du milieu juif. Pourtant, ce qu'on oublie souvent de remarquer lorsque Paul affirme que sa mission est d'aller vers les Gentils, c'est que Pierre réclamait précisément la même mission pour lui-même au concile de Jérusalem, mission, affirmait-il, qu'il avait « dès les premiers jours⁶ ».

Pour Paul, prêcher le Christ en tant que Messie juif aux Gentils grécophones aurait été futile. Le messianisme était un concept incompréhensible pour le monde non-juif que Paul avait décidé d'évangéliser. Ce monde n'avait pas la longue et vieille tradition d'un roi davidique promettant qu'un oint de Dieu se lèverait pour défendre Israël. Par

de Jérusalem pour encourager les convertis Gentils à s'abstenir d'actes impudiques, pour ne pas manger de viandes offertes aux idoles, etc. Dans un rapport quelque peu différent, Paul affirme qu'il ne céda à aucun moment : (Gal 2:5).

* La Bible utilisée ici est *La sainte Bible de Jérusalem*, éditions du Cerf, Paris 1961.

6- Le texte de Pierre se lit en entier : (Actes 15.7). Paul affirme avoir été converti par la vision du Christ ressuscité sur le chemin de Damas. Au cours de cette expérience, le Christ l'aurait chargé d'enseigner les Gentils. Pourtant, Paul ne mentionne jamais dans ses lettres que Pierre, au concile de Jérusalem auquel Paul participait, affirmait avoir la même mission.

ailleurs, certains chrétiens ébionites, dominants dans l'Église apostolique jusqu'à l'émergence du christianisme romano-paulin, avaient réconcilié leur foi au Christ avec l'adoration au Temple, la circoncision et les lois alimentaires et purificatrices du judaïsme⁷. En conséquence, il prêcha un *autre Jésus*, que le monde gréco-gentil pouvait comprendre et avec lequel il se sentirait des liens⁸.

Paul enseigna un Jésus sauveur déifié, qui sauverait une humanité sans défense du pouvoir du péché. Or, c'est précisément cette présentation de Jésus comme sauveur des péchés des hommes et pourvoyeur de l'immortalité à ceux qui l'acceptent en une foi personnelle qui prévaut depuis dans le Christianisme occidental...

Le contexte religieux païen explique le succès de l'approche de Paul. Les païens grécophones à qui Paul s'adressait croyaient que la chair était une forme dégradée de l'esprit, une *tombe* comme l'expliquait Platon, d'où l'esprit espérait s'envoler. Sa libération n'était définitive et complète qu'avec la mort ; or les promesses de l'Hadès

7- les ébionites sont, avec les Nazaréens, les premières communautés judéo-chrétiennes. Les ébionites étaient des chrétiens de Jérusalem que le Christ et les apôtres avaient convertis. Avant la destruction de Jérusalem en 70, ils émigrèrent vers la ville païenne de Pella, à l'est du Jourdain, où ils survécurent jusqu'au troisième siècle (pour certains, jusqu'au cinquième siècle). Leur christologie, qui ressemble par certains traits, à la prophétologie bahá'íe, est discutée plus loin.

8- L'expression est de Paul lui-même (2 Cor. 11:4). Dans ce chapitre Paul parle de sa « divine jalousie » pour la communauté corinthienne. Brandon (*Religion in Ancient History*, p. 315) pense que son avertissement aux Corinthiens à propos d'un *autre Jésus* et d'un *autre évangile* (Gal. 1:6) sont des références voilées aux apôtres de Jérusalem : Pierre, Jacques et Jean, avec qui il avait des divergences de vues fondamentales.

étaient sombres et terrifiantes⁹. Ils avaient une vision sombre de la vie future et espéraient une délivrance de cette existence corporelle et pécheresse. À la recherche d'une consolation, ils s'étaient tournés vers les cultes à mystère grecs qui leur promettaient un moyen d'évasion. Les religions à mystère affirmaient qu'en choisissant une divinité personnalisée à adorer : un sauveur, l'homme pouvait échapper à la mort et gagner la vie éternelle¹⁰. Cette adoration personnelle d'un sauveur s'accompagnait de rituels sacramentels qui ressemblaient étonnamment aux sacrements chrétiens¹¹ et qui permettaient au dévot d'être *né de nouveau* (du latin *renatus*) dans une nouvelle existence spirituelle. Comme les religions à mystère, le christianisme de Paul est une religion de soumission et de libération grâce à un sauveur déifié. Le penchant des païens pour une religion personnelle était ainsi tout à fait satisfait.

9- Au temps du Christ les idées hellénistiques sur la vie après la mort étaient à la mode. La plupart des gens croyaient à l'Hadès, malgré le peu de promesses pour une vie meilleure qu'il impliquait. L'espoir d'une vie heureuse après la mort se développa dans la secte religieuse d'Orphée, qui cherchait sa récompense dans les Champs-Élysées, à l'occident. Les cultes à mystères promettaient, eux aussi, un au-delà.

10- La période romano-helléniste du temps du Christ fut une période de grande curiosité spirituelle, un peu comme de nos jours. Les gens disposaient pour étancher leur soif spirituelle des mystères, de diverses écoles de philosophie grecque, du gnosticisme, de la magie et de l'astrologie.

11- Le culte de Mithra, dieu persan de la lumière (mentionné par Shoghi Effendi dans *L'Ordre mondial de Bahá'u'lláh* édition Maison d'Éditions Bahá'ies, 1993, p. 176) connaissait un repas en commun ressemblant à l'eucharistie. Le culte d'Attis connaissait un baptême dans du sang animal et célébrait la résurrection du dieu le 25 mars. Le culte d'Isis, déesse mère égyptienne, utilisait de l'eau sacrée du Nil et organisait processions et litanies. Les mystères avaient aussi des autels et connaissaient les images pieuses. Une statue d'Isis qui la montre nourrissant son fils sacré, ressemble beaucoup à celles de la Vierge à l'enfant Jésus.

Cette présentation du Christ aux païens, comme sauveur des péchés offrant l'immortalité, est l'un des thèmes centraux de Paul, la réconciliation de l'homme avec Dieu par la mort sacrificielle de Jésus :

Tous ont péché et se sont privés de la gloire de Dieu, et ils sont justifiés par la faveur de sa grâce en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus. Dieu l'a exposé, instrument de propitiation par son propre sang moyennant la foi ; il voulait montrer sa justice, du fait qu'il avait passé condamnation sur les péchés commis jadis. (Rom. 3:23-25).

Les écrits de Paul sont complètement imprégnés de la conscience du péché des hommes, une préoccupation qui est au centre des premiers chapitres de l'épître aux Romains. Si c'est saint Augustin qui a élaboré complètement la doctrine, la compréhension qu'avait Paul de la chute d'Adam telle que contée dans la Genèse (Gen.3) fait de lui l'inventeur de la doctrine du péché originel. (Rom. 5: 12-21). Quoiqu'on puisse penser des autres doctrines de Paul, il me semble que sa préoccupation du péché a joué dans le Christianisme un grand rôle dans l'existence de cette morbidité qu'on y rencontre parfois.

S'écartant audacieusement du Judaïsme, Paul enseigna que la foi dans la mort sacrificielle de Jésus libère le croyant des contraintes de la loi juive (Rom. 7:6). Pourtant, Paul n'était pas toujours cohérent dans son attitude envers la loi. À la demande de Jacques, il observe les rites de purification dans le Temple comme preuve de son orthodoxie juive envers les chrétiens-juifs de Jérusalem (Actes 21:21-26). Dans

le passage sur le concile de Jérusalem, les Actes disent aussi que Paul accepta les lois alimentaires juives. Pourtant, selon un rapport différent, Paul affirme qu'il est arrivé à un compromis avec les Anciens de Jérusalem sur la question de maintenir ses contributions à l'Église-mère de Jérusalem. À un groupe plus orthodoxe de Jérusalem, probablement des judaïsants, Paul applique l'accusation de *faux frères* et affirme : « ...gens auxquels nous refusâmes de céder, fut-ce un moment... » (Gal.2:5).

Entre l'enseignement de Paul sur la résurrection de Jésus d'une part, et les cultes à mystère d'autre part, que de parallèles ! Comme pour les sauveurs ressuscités : Isis, Attis ou Mithra, Paul enseignait que le mystère de la résurrection corporelle était une preuve de divinité. On offrait au croyant une union mystique avec Jésus par le rituel d'immersion du baptême, d'où le chrétien néophyte émergeait comme un nouvel être spirituel, tel le Christ sorti immortel du tombeau (Rom. 6:1-11).

L'interprétation que Paul fait du Christ contient un autre écart radical par rapport à la religion juive : la représentation du Christ comme Dieu. Il présente Jésus comme Dieu en gommant la distinction entre le Christ et Dieu et en donnant à Jésus des attributs normalement réservés à Dieu seul.

Dans la version grecque de la Torah, la *Septante*, le nom le plus couramment donné à Dieu est *kyrios* (*seigneur*). Les cultes à mystères, eux aussi, appelaient leur sauveur *seigneur*. Dans ses épîtres, Paul applique librement le terme à Jésus. Par exemple, la promesse du prophète juif Joël que « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé »

(Joël 2:32), Paul la transpose et l'applique à Jésus (Rom. 10:13). Pour lui, la position prophétique de Jésus, non seulement éclipse celle de Moïse (Heb.3:3), mais il lui donne une fonction cosmologique réservée à Dieu seul, celle de la création même. Christ est celui en qui...

ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre... tout a été par lui et pour lui. (Col. 1:16).

C'est par cet enseignement du fils incarné, cette croyance que Dieu, le Père, s'est incarné dans le Christ, le Fils, que Paul a le plus clairement identifié Jésus avec Dieu : « Car en lui habite corporellement toute la Plénitude de la Divinité » (Col. 2:9; 2, Cor. 5:19 et Col. 1:15). Le terme « Fils de Dieu » n'était pas nouveau pour les Juifs. Un usage antique l'appliquait au roi sacré d'Israël, le Messie (Ps. 2:7)¹². En l'appliquant au Christ, Paul ne l'utilisa pas dans son terme premier judaïque mais plutôt dans le sens mythologique grec de *filis de dieu* comme incarnation de la divinité.

En dépit de cet usage paulinien du terme *Fils de Dieu*, ce n'est pas ainsi que le Christ se désigne lui-même la plupart du temps. Il se qualifie de l'hébreu *bar nasha*, un titre qui non seulement fait référence à la parfaite humanité du Christ, comme le dit l'interprétation classique, mais avant tout, à l'Homme céleste, le prototype adamique divin créé au début des temps qui établirait un royaume plus spirituel que politique¹³. Cette description convient à Jésus. Il parle rarement

12- Oscar Cullmann présente une discussion complète de ce titre christologique dans *The Christology of the New Testament* (London : SCM Press, 1959), p. 270-305.

13- *ibid*, p. 142

de lui comme du *Fils de Dieu*, probablement parce que ses opposants juifs interprétaient ce titre dans le sens mythologique d'un enfant né de Dieu. Pour eux c'était, de toute façon, une identification blasphématoire qui valait condamnation à mort (Jean 5:18). Pourtant, des deux termes, c'est le *Fils de l'Homme* qui est le plus riche de force et de sens.

Le plus extraordinaire dans les assertions de la divinité du Christ qu'on trouve dans les écrits de Paul, c'est à quel point elles font peu de cas des affirmations de Jésus sur lui-même. En examinant soigneusement certains passages, on est amené à reconsidérer sérieusement ce qui est affirmé dans la théologie trinitaire et dans les textes pauliniens. On y voit clairement que Jésus se considère comme une *Manifestation divine** qui révèle la volonté du Père (Jean 10:30, cf. Jean 8:19, 14:7) et, dans l'ensemble, ces passages révèlent que le Christ se subordonne clairement à l'essence de la Divinité.

L'affirmation de Paul que Jésus « ... a été jugé digne d'une gloire supérieure à celle de Moïse, » (Héb.3:3) a conduit les chrétiens à affirmer la discontinuité radicale existant entre le Christ et les Prophètes d'Israël et de Judée. Les chrétiens reprennent la déclaration du Christ affirmant qu'il

* La doctrine bahá'íe considère que Dieu étant unique, sa religion est unique. Les différentes religions connues : judaïsme, christianisme, islam mais aussi hindouisme, bouddhisme... sont comme des chapitres d'une même histoire, toujours progressive et adaptée à l'époque et au lieu où apparaît un messie, un prophète, un avatar, un bouddha... Les bahá'ís appellent ce personnage, fondateur de religion : une *Manifestation de Dieu*. Bahá'u'lláh est la dernière en date d'une lignée qui ne connaîtra pas de fin, la prochaine n'apparaissant pas avant mille ans.

accomplit la loi juive (Math.5:17), mais ils insistent que, sur la base de sa divinité, il ne peut même pas prendre le titre de prophète.

Pourtant, non seulement Jésus parle parfois de lui comme d'un « prophète », mais il fait aussi un parallèle entre ses souffrances, son rejet, et le destin semblable des prophètes d'Israël et de Judée. À Nazareth, rejeté par ses compatriotes galiléens, il remarque qu'un « prophète n'est méprisé que dans sa patrie, dans sa parenté et dans sa maison. » (Marc 6:4). Il renforce encore sa fonction prophétique en liant sa venue à la prophétie de Moïse, son prédécesseur hébreu le plus important, qui disait « Dieu suscitera pour toi... un prophète comme moi » (Deut. 18:15) et le Christ indique qu'il est le prophète promis par Moïse (Jean 5:45-47).

C'est en tant que *prophète* promis par Moïse que les premiers chrétiens juifs comprenaient Jésus. La compréhension que ces Ébionites avaient de Jésus en tant que *prophète* ou de *vrai prophète* se trouve dans les *Enseignements de Pierre* (*Kerygmata Petrov*) qui fait partie des textes apocryphes. On retrouve la christologie du *vrai prophète* dans l'*Évangile des Hébreux*, texte apocryphe utilisé par les chrétiens Nazaréens, qu'ils considéraient, d'après saint Jérôme, comme la version araméenne originale de Mathieu. La vision judéo-chrétienne de Jésus comme *vrai prophète* apparaissant à la fin d'un cycle adamique formé d'une succession de personnages prophétiques, et la conception bahá'íe de la révélation progressive ont quelques similitudes. Les juifs qui attendaient le *vrai prophète* croyaient en un cycle de personnages prophétiques commençant avec Adam, qui apparaîtraient

jusqu'à ce qu'une longue période de décadence commence. Alors, à la culmination du cycle, le *vrai prophète*, un grand Enseignant, apparaîtrait pour inaugurer un royaume spirituel.

Au cours du premier et du deuxième conciles œcuméniques de Nicée (325) et de Constantinople (381), il fut décidé que le Christ était de la même essence que le Père et que la Divinité comptait trois personnes. Saint Paul, avec sa doctrine de fils incarné, mettait aussi en avant la notion de coégalité du Christ avec le Père. Pourtant, le Christ n'a jamais rien dit concernant le fait que son être était de même essence que le Père. Les termes *essence* et *substance* sont des concepts empruntés à la philosophie grecque et non à la Bible. Eusèbe de Cæsarée et d'autres conservateurs s'opposèrent, pour cette raison, au credo de Nicée. Quant à la théologie trinitaire, le Christ déclarait à un scribe qui le questionnait que la croyance en l'unité de Dieu était le plus grand des commandements : « Le premier c'est : *Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur...* » (Marc 12:29). Par cette affirmation qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, c'est-à-dire Dieu, Jésus confirmait la déclaration de la foi juive, la *Shema*, que Dieu est un. Ailleurs, Jésus parle de son Père comme du « seul véritable Dieu » (Jean 17:3) et il récuse indirectement la théologie de l'incarnation qui dit que Dieu peut prendre forme humaine en déclarant que « Dieu est esprit » (Jean 4:24) et que « ...vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa face, » (Jean 5:37). De plus, alors que le concile de Constantinople affirme l'égalité du Christ et de Dieu, c'est une idée qu'il nia avec insistance à plusieurs occasions lors de ses rencontres avec des juifs.

En affirmant aux Pharisiens sa nature de Fils, Jésus dé-

clare que sa mission et sa naissance sont l'œuvre du Père et non la sienne, établissant clairement ainsi qu'il n'a pas un pouvoir égal à celui du Père.

Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? (Jean 8:42-43).

Il révèle sa dépendance vis-à-vis du Père en une autre occasion, alors que sa réputation de guérisseur s'est répandue dans toute la Palestine. Il avait guéri quelqu'un pendant le Sabbath, les Pharisiens l'accusaient de briser la loi mosaïque. Pour les juifs, la référence du Christ à Dieu en tant que son Père dans un sens mythologique, impliquait une identification avec la Divinité. Et pour des juifs monothéistes, une telle identification était un blasphème. Il répondit :

En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. (Jean 5:19).

Le Christ insiste sur sa dépendance à la Providence omnipotente dans d'autres passages :

Je ne peux rien faire de moi-même. Je juge selon ce que j'entends ; et mon jugement est juste, car ce n'est pas ma volonté que je cherche, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. (Jean 5:30).

Peu avant son arrestation, Jésus parla ainsi à Judas, le frère de Jacques (pas l'Ischriot), à propos de son retour :

Vous avez entendu ; je vous ai dit : Je m'en vais et reviendrai vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, parce que le Père est plus grand que moi. (Jean 14:28).

Ainsi, et de son propre aveu, Jésus établissait sa relation au Père comme celle de Serviteur, titre que Bahá'u'lláh applique aussi à son propre rang :

En vérité, en vérité, je vous le dis, l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. (Jean 13:16).

Jésus alla même jusqu'à refuser de se présenter comme un modèle de perfection morale afin d'illustrer la nature sanctifiée de la Divinité :

Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul. (Marc 10:18).

Non seulement le Christ indique que le Père est plus parfait et plus puissant que lui, mais aussi que Dieu possède une connaissance qu'il ne partage pas complètement. Ainsi, lorsqu'il parle de sa seconde venue :

Quant à la date de ce jour, et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne que le Père, seul. (Matthieu 24:36).

Le Jésus gnostique

À l'époque où saint Paul élaborait ses notions de Jésus, d'autres chrétiens avaient, sur le Christ, des croyances sibyllines qui seraient un jour déclarées hétérodoxes par les Pères de l'Église : les gnostiques¹⁴. La gnose était un de ces *cultes populaires*, ces *philosophies floues et à la mode* que mentionne Shoghi Effendi. Il en parle comme d'un groupe de croyances et de philosophies hybrides qui, dans l'Empire romain, menacèrent d'engloutir le christianisme naissant¹⁵.

14- La gnose, à proprement parlé, n'est pas une hérésie christologique mais plutôt doctrinale. Le mouvement étant mentionné dans la littérature bahá'íe, et les gnostiques ayant leur propre interprétation de Jésus, toute imparfaite qu'elle soit, j'ai inclus le sujet ici.

15- Shoghi Effendi, «Le Développement de la civilisation mondiale», dans *L'Ordre mondial de Bahá'u'lláh*, p. 149. La gnose était une des religions syncrétiques les plus répandues de la période hellénistico-romaine. Ses origines complexes remontent jusqu'en Iran (Manichéisme, Mandéisme), à la Syrie, à l'Égypte et à la Grèce ancienne (Orphisme, Platonisme). C'était une philosophie religieuse sur la nature et le destin de l'homme qui cherchait à expliquer l'origine du mal dans le monde et la délivrance de l'homme.

Certaines communautés chrétiennes adoptèrent la gnose comme croyance¹⁶. Les Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie, Origène et surtout Irénée, Évêque de Lyon, la combattirent vigoureusement dans leurs écrits¹⁷.

Les chrétiens gnostiques compromettaient le rôle sotériologique unique de Jésus par leur croyance imprécise en une foule de sauveurs. Très souvent même, ils plaçaient le Christ plus bas que d'autres sauveurs ou d'autres divinités. Tel fut le cas, par exemple, des églises gnostiques de Tarse, la ville natale de Paul, qui adoraient les pouvoirs surnaturels du héros grec Hercule au cours d'une cérémonie annuelle qui célébrait sa mort et sa résurrection. Les chrétiens gnostiques compromettaient encore la sotériologie christique d'une autre manière. Pour les chrétiens qui acceptaient le Christ seul comme Seigneur, le salut était une question de foi dans la mort sacrificielle du Christ sur la croix. Les gnostiques, eux, croyaient que le salut était gagné par la gnose (= connaissance, en grec), considérée comme supérieure à la foi. Leur propre forme de gnose

Ses nombreuses sectes antagonistes bâtirent des mythologies contradictoires pour expliquer cela. Le cadre conceptuel de la gnose peut être mis en parallèle avec le cadre de la pensée judéo-chrétienne. Il comprenait des mythes de création, un récit de la chute de l'homme archétype et sa rédemption grâce à un sauveur. Philosophiquement, elle était nettement dualiste.

16- Les églises de Corinthe et de Callasæ furent toutes deux divisées par les hérésies gnostiques. À Corinthe s'était développée une aristocratie spirituelle, fière de son savoir ésotérique. L'église de Callasæ voulait amalgamer le christianisme avec les cultes à mystère et le judaïsme hétérodoxe (Col 2:8-23 et I Cor 18-31 et I Cor 2:6-13).

17- Le meilleur ouvrage d'Irénée était intitulé *Réfutation et destruction de la gnose fausement appelée ainsi* qu'on connaît sous le titre de *Contre les hérésies*.

était plutôt ésotérique, tenue parfois comme une connaissance secrète transmise par le Christ aux apôtres puis ensuite aux dirigeants des cultes gnostiques¹⁸.

Pour indiquer que la communauté gnostique n'eut jamais un corps de doctrine bien défini, Shoghi Effendi décrit le gnosticisme comme « flou¹⁹ ».

C'est dans le but de combattre l'hérésie (du grec *hairesis* = parti, école) que l'Église de Rome, qui manquait de textes officiels largement répandus, formula le premier credo orthodoxe. Ce *credo des Apôtres*, composé vers 150-175, faisait allusion au caractère unique de Jésus pour combattre la tendance gnostique à noyer Jésus dans une foule d'autres divinités²⁰. Enfin, pour combattre plus efficacement les enseignements flous des gnostiques, les Pères de l'Église décidèrent que les seuls enseignements officiels seraient tirés du Nouveau Testament dérivé directement de l'enseignement apostolique²¹.

18- Simon le Magicien fut l'un de ces dirigeants gnostiques, condamné par saint Pierre pour avoir tenté d'acheter aux apôtres leurs pouvoirs spirituels (Act 8:9-25). Basilides et Valentin, bien que plus proches de l'orthodoxie, fondèrent des hérésies docétistes (du grec : *dokesis* = illusion) qui exaltaient la spiritualité du Christ jusqu'à nier sa réalité physique.

19- Shoghi Effendi, *L'Ordre mondial de Bahá'u'lláh*, p. 176.

20- Ce sont des traditions ultérieures qui attribueront ce credo aux apôtres. Il ne fut pas seulement composé pour combattre les gnostiques mais fut surtout utilisé comme un ensemble de questions et réponses résumant la connaissance indispensable avant de recevoir le baptême. (cf. Helmer Ringgren and Ake V. Strom, *The Religions of Mankind : Today and yesterday*, ed. JCG Greig, trans. Niels L. Jensen, Philadelphia, Fortress Press, 1967) p. 149.

21- Ouvrages gnostiques : *L'Évangile de la Vérité* et *Le Livre de Baruch*.

Les controverses christologiques

Schisme d'Arius et développement de la Trinité.

À la fin du deuxième siècle, la force du gnosticisme est épuisée. La christologie continue néanmoins à occuper la première place dans les écrits des Pères, mais ces textes portent la marque d'une controverse encore plus grande que la précédente et qui finit par se transformer en guerre déclarée entre différents sectateurs.

Au deuxième et troisième siècles, les dissensions dans l'Église sont dues à la controverse monarchienne²². Malgré les grands débats provoqués par cette controverse elle ne perturbe pas sérieusement l'unité chrétienne et elle meurt tranquillement vers la fin du troisième siècle.

22- La controverse monarchienne vint de la préoccupation de maintenir la *monarchia* ou unité divine. Elle s'exprima en deux mouvements fondamentalement différents. L'*adoptionisme* insiste sur l'unité divine au point d'enseigner que le Christ ne fut qu'un homme inspiré, adopté par l'Esprit de Dieu, en quelque sorte. Le *modalisme* insiste sur la divinité du Christ au point de ne plus le distinguer du tout de Dieu.

C'est au quatrième siècle que la Chrétienté sera secouée par une onde de choc énorme. 'Abdu'l-Bahá parle de ses effets désastreux sur l'unité de la foi chrétienne :

... Arius... fut la cause d'un schisme répandu dans la Cause de Dieu et à l'origine d'une grande agitation parmi les croyants. Il eut jusqu'à trois millions de disciples, et lui et ses successeurs firent tous leurs efforts pour créer une division et une agitation générale dans la religion de Dieu²³.

Non seulement 'Abdu'l-Bahá indique qu'Arius fut un violeur de l'Alliance christique, mais aussi qu'il utilisa un prétexte théologique pour conquérir le pouvoir, caractéristique commune aux violeurs de toutes les Révélations²⁴.

Arius, prêtre érudit d'Alexandrie, se disputa avec son évêque Alexandre. La querelle commença par l'affirmation d'Arius que le Fils, même en tant que Logos, Verbe divin, était inférieur au Père. Il affirmait que le Christ, comme les autres créatures, avait été créé *ex nihilo* par Dieu et que c'était donc un être créé et fini. Le Christ avait un commencement alors que le Père était éternel : « On nous persécute parce que nous disons que le Fils a un commencement alors que le Père n'en a pas »²⁵. Alexandre affirmait en revanche que le Fils comme Logos est éternel, increé et de la même

23- 'Abdu'l-Bahá, , in « Star of the west », 10 (5 juin 1919), 95. Dans ce même passage, 'Abdu'l-Bahá assure que l'alliance bahá'íe restera inviolée.

24- Nicolas Zernov cite un historien de l'église, Socrates Scholasticus (mort vers 450) qui dit que c'est par *amour de la controverse* qu'Arius s'opposa à son évêque.

25- Arius, dans J.N.D.Kelly, *Early Christian Doctrines* (London: Adam & Charles Black, 1958), p 228.

essence ou substance que Dieu. Aux yeux des orthodoxes, la plus grave erreur d'Arius était qu'il diminuait la position de Jésus. Arius affirmait en effet que le Christ est soumis au changement quant à sa nature divine, et même au péché. Le titre de *Fils de Dieu* était pour les ariens un titre de courtoisie plus qu'une indication de l'origine divine du Christ.

Alexandre convoqua un synode provincial qui excommunia Arius en 321. Banni, Arius refusa de se soumettre et rassembla de nombreux disciples en Palestine. Ses disciples répandirent la controverse jusque dans les évêchés grecs orientaux. Constantin, l'empereur récemment converti²⁶ voulait préserver l'unité de l'empire et convoqua le premier concile œcuménique de l'Église à Nicée, près de Constantinople, de l'autre côté du Bosphore. 'Abdu'l-Bahá parle favorablement de Constantin, de sa haute spiritualité et de son expérience gouvernementale :

Il ne négligea aucun effort, consacra sa vie à promouvoir les principes de l'Évangile, et le gouvernement romain, qui jusque là n'avait été rien d'autre qu'un système d'oppression implacable, il l'établit fermement sur la modération et la justice»²⁷.

26- Constantin aurait été converti par la vision du signe de la croix inscrit dans le soleil de midi, suivie d'un message : *Par ce signe tu vaincras*. Contre toute attente, il battit son rival à la bataille du pont Milvian à Rome (312).

27- 'Abdu'l-Bahá, *The Secret of Divine Civilization* (2nd edit. Wilmette, Ill. Bahá'í Publishing Trust) p 85. L'histoire corrobore l'affirmation de 'Abdu'l-Bahá. Constantin transforma systématiquement la législation impériale pour la mettre en accord avec les principes évangéliques. Les crimes sexuels furent punis, les célibataires ne furent plus pénalisés, les lois pour le divorce plus élaborées, la libération des esclaves facilitées, les prisonniers, les veuves et les enfants protégés et les évêques reçurent plus de pouvoir.

Il faut noter que le point de vue favorable de ‘Abdu’l-Bahá sur Constantin n’est pas partagé par tous les historiens dont quelques-uns jugent son intervention dans les affaires religieuses comme un moyen de gagner plus de pouvoir contre ses opposants politiques²⁸.

La question débattue à Nicée était de savoir si le Christ était simplement *comme* le Père (un peu comme une image ressemble à son modèle) ou s’il était plutôt de la même essence ou substance de Dieu, la matière même de la divinité. Les quelque deux cents évêques délégués n’étaient séparés, littéralement, que par une simple lettre grecque (*homoousios* : de la même substance, et *homoiousios* : de substance identique). Athanase, évêque d’Alexandrie et son parti défendaient la divinité complète du Christ et en sa coégalité avec le Père, position dérivée de la théologie du Logos. Eusèbe de Cæsarée, le *Père de l’histoire de l’Église*, s’appuyant sur le dicton : *Sola Scriptura* tenait pour l’*homoiousios* puisque *ousia* (grec pour *substance, essence*) n’est pas un terme biblique mais vient de la philosophie grecque²⁹. L’autre argument d’Eusèbe était qu’en favorisant *homoousios* on risquerait de compromettre la souveraineté et l’unicité de Dieu.

Constantin choisit le camp opposé aux Ariens et fut en faveur de *homoousios*. La croyance fut largement adoptée et dans une grande ferveur (seul quatre évêques refusèrent de signer). Le Jésus de Nazareth qui avait commencé son voyage christologique dans l’esprit de l’église primitive

28- parmi ces historiens, citons : Gibbon, Buckhard, Schwartz, Harnack. Lire Zernov, *Eastern Christendom* », p 39n.

29- J.C.Murray, S.J., *The Problem of God : Yesterday and Today* (New Haven : Yale Univ. Press, 1964), p 47.

comme le *Serviteur souffrant*, figure messianique du Deutéro-Isaïe, émergea de Nicée comme un être déifié, consubstantiel à Dieu³⁰.

La promulgation du credo de Nicée, loin d'apporter la paix spirituelle dont avait rêvé Constantin, inaugura entre les Nicéens et les Ariens une lutte féroce qui fit rage pendant encore cinquante ans³¹. Au cours de la seconde phase de cette dispute, les Ariens connurent une victoire momentanée. Par une série d'habiles manœuvres diplomatiques les évêques ariens purent gagner à leur cause le fils de Constantin, Constance Premier qui dirigeait les états orientaux et abandonna la politique paternelle de soutien au credo de Nicée. Au synode de Constantinople de 360, organisé pendant la consécration de l'église Sainte-Sophie, le credo de Nicée fut aboli et remplacé par la croyance arienne qui déclare que le Fils est seulement « comme le Père, ainsi que le nomment et l'enseignent les Saintes Écritures³² ». La chrétienté semblait être devenue arienne.

C'est au cours de la deuxième phase de la controverse

30- Oscar Cullmann croit que le titre christologique le plus ancien appliqué à Jésus est celui de *Serviteur*. Actes 3:26 et 4:30 en attribuent l'usage à saint Pierre qui était très impressionné par les souffrances de son Maître bien-aimé. Pierre avait protesté lorsque le Christ lui avait annoncé sa mort prochaine (Marc 8:32). La prophétie d'Isaïe parle des souffrances du serviteur à venir comme d'une mort propriétaire : (53:10). *Christologie of the New Testament*, p. 74.

31- Lorsque l'évêque arien Macedonius reprit son siège de Constantinople, plus de trois mille personnes perdirent la vie dans la lutte qui s'ensuivit. Plus de chrétiens furent tués par d'autres chrétiens au cours de ce schisme que durant la dernière persécution de Dioclétien (311) qui fut pourtant terrible.

32- Noss, *Man's religions*, p. 637n. Ce credo fut à son tour abrogé au concile de Constantinople de 381, lorsque l'Église revint à la théologie nicéenne.

qu'un troisième élément, en plus du Père et du Fils, fut introduit dans le débat : le Saint-Esprit. Le début du quatrième siècle vit la destruction du parti arien et la formulation par les conciles de l'Église de la doctrine la plus centrale du christianisme : la Trinité.

Les sources de la croyance chrétienne en l'Esprit saint sont judaïques. Dans la Bible, l'esprit dynamique de Dieu (hébreu : *ruah Yahweh*) est particulièrement actif lors de la création (Gen. 2:7) mais il est aussi apparent dans la mission des prophètes hébreux soutenus par l'esprit de Dieu et qui parlent avec l'autorité de Sa parole : *Ainsi parle le Seigneur*.

Dans la littérature chrétienne primitive, on trouve cette compréhension dans les textes de l'apologiste Justin martyr qui nomme le Saint-Esprit «l'esprit prophétique³³». Les Pères de l'Église, Irénée de Lyon, Tertullien de Carthage, Origène d'Alexandrie, parlaient de l'Esprit saint en référence à Dieu. Au quatrième siècle, une tendance à la déification du Saint-Esprit se fit jour. Les écrits de Hilaire de Poitiers, et plus encore ceux des Pères cappadociens, saint Basile le Grand, son frère Grégoire de Nysse et Grégoire Nazianzus, enseignèrent un Esprit saint déifié. Augustin, partant d'une tradition trinitaire vieille de quatre siècles, donna son expression finale à la doctrine en écrivant, pendant plus de vingt ans, *De Trinitate*, une œuvre présentant arguments et analogies pour expliquer le mystère de la Trinité³⁴.

Pour autant, le Judaïsme est rigidement monothéiste. Pour

33- Justin martyr, cité dans Kelly, *Early Christian Doctrines*, p. 102.

34- Saint Augustin, *De la Trinité*, A select Library of Nicene and Post-Nicene Fathers, vol III (New York : The Christian Literature Company, 1886-90).

trouver une expression triune de la Divinité, il faut aller en Égypte ancienne. De l'époque du Vieux Royaume (2770-2270 av. J.C.) jusqu'à l'époque chrétienne, Osiris, un des neuf dieux principaux du panthéon égyptien était adoré soit comme un seul dieu, soit comme trois. Dans sa forme triune, Osiris était adoré sous le nom de Sérapis, d'Isis, femme d'Osiris et d'Horus, leur fils. La formule trinitaire qu'on trouve sur un papyrus du temps d'Alexandre le Grand, « Ainsi, d'un dieu je deviens trois dieux » est la description d'Horus par lui-même³⁵. Tertulien de Carthage, écrivant lui aussi en Afrique du Nord, écrivit une phrase presque identique dans sa formulation personnelle de la trinité chrétienne lorsqu'il écrit sa phrase célèbre : « Tous trois sont un³⁶ ». C'est peut-être une simple coïncidence, mais les adhérents les plus ardents à la théologie trinitaire, Anasthase et Cyrille, étaient tous les deux évêques d'Alexandrie, le pays qui vit naître le trithéisme égyptien. Dans son exposé sur les mouvements qui menacèrent l'Église primitive, Shoghi Effendi mentionne notamment ce *culte alexandrin* de l'adoration d'Osiris triune³⁷.

Il est évident que la doctrine de la Trinité connut elle aussi un développement historique. Elle apparut très tôt dans les écrits des Pères de l'Église et des apologistes, mais son exégèse était loin d'être uniforme. Au début, elle était soigneusement limitée par respect pour le monothéisme juif, puis elle connut graduellement le développement des trois personnes

35- Francis Legge, *Forerunners and Rivals of Christianity : From 330B.C. to 330 A.D.* (New-York: University Books, 1964), I, 88.

36-Henry Chadwick, «The early Church», dans *The Pelican History of the Church*, ed. O.Chadwick (Harmondsworth, England : Penguin, 1967), I, 89.

37- Shoghi Effendi, *L'Odre mondial de Bahá'u'lláh*, p. 176.

divines et consubstantielles dans la Divinité. Justin martyr, déjà cité, formula une triade composée de Dieu, le Verbe et l'Esprit Saint. Il parlait du Verbe comme d'un *autre Dieu* près de Dieu³⁸. Puis, peu à peu, le Verbe (*Logos*), fut remplacé par le Fils.

Contemporain de Justin, Théophile d'Antioche fut le premier à utiliser le mot *triade* dans ses écrits en relation avec Dieu. Dans sa triade l'Esprit Saint était remplacé par la Sagesse³⁹. Irénée, évêque de Lyon, réaffirma que le Dieu triune était composé du Père, du Fils et du Saint-esprit, enseignant que le Fils (le Verbe) était généré éternellement et donc qu'il était coexistant au Père. Partageant l'éternité de Dieu, le Fils était Dieu lui aussi : « Le Père est Dieu et le Fils est Dieu car tout ce qui est engendré par Dieu est Dieu⁴⁰. » Hippolyte de Rome fut le premier à utiliser le mot *persona* (Latin pour *masque*, utilisé dans le théâtre gréco-romain, d'où : *apparence, manifestation, aspect*) en relation avec les trois aspects de la Divinité. Il enseigna que, bien qu'unique, Dieu est multiple quant à ses quadruples attributs de Verbe, Sagesse, Puissance et Conseil⁴¹. Tertullien de Carthage créa la célèbre formule *trois en un* et fut aussi le premier à utiliser le mot *trinitas* dans ses écrits, donnant ainsi un début d'existence indépendante aux trois personnes divines⁴².

Les écrits d'Irénée, d'Hippolyte et de Tertullien consti-

38- Chadwick, « The Early Church », dans *The Pelican History of the Church*, ed. O.Chadwick (Harmondsworth, England : Penguin, 1967), p. 85.

39- Kelly, *Early Christian Doctrines*, p.104.

40- *ibid*, p. 107.

41- *ibid*, p111.

42- *ibid*, p. 113.

tuent la source du développement de la Trinité. C'est dans ces écrits qu'apparaissent les premières tensions entre l'unité de la *divine monarchie* et l'existence indépendante des trois personnes. Dans l'ensemble, pourtant, la préférence était donnée à l'unité divine, les trois personnes étant des *manifestations* (latin : *species*) ou des *aspects* (Latin : *formæ*) de la Divinité. Cette théologie s'appelle le *trinitarisme économique* puisqu'elle insiste sur la pauvreté des trois personnes comparées à la *monarchie*, l'unité divine⁴³. La contribution principale de cette théologie fut son vocabulaire. Les mots *persona* et *trinitas* devinrent des classiques utilisés dans les discussions futures en prenant des sens auxquels leurs auteurs n'avaient pourtant pas pensé à l'origine.

Cette seconde phase de la crise arienne, compliquée par les disputes consécutives à l'émergence de la théologie trinitaire, conduisit à la réunion du deuxième concile œcuménique, tenu à Constantinople en 381, présidé par l'empereur Théodose 1er, adepte convaincu du credo de Nicée. La théologie trinitaire y fut officiellement canonisée. Il fut établi que Dieu, le Christ et le Saint-esprit sont de la même substance mais se manifestent en trois personnes divines⁴⁴.

À la suite du concile de Constantinople, le parti arien, di-

43- *ibid.* p108. Le terme *économie* ou *économie divine* est aussi utilisé par Irénée. L'usage que Shoghi Effendi en fait (*L'Ordre mondial de Bahá'u'lláh*, p., 18, 20, 55) semble coïncider exactement avec l'usage chrétien premier. Cette expression indique le plan divin ou l'ordre mondial rédempteur au sens parallèle à l'usage premier du terme par les Chrétiens. (voir Kelly, *Early Christian Doctrines*, p. 110-11).

44- C'est le concile de Constantinople, plutôt que celui de Nicée qui proclama la théologie trinitaire. Le credo de 381 est appelé credo de Nicée-Constantinople car il inclut des éléments des deux conciles.

visé en sectes opposées, s'effondra avec une rapidité étonnante. Arius ne devait pas voir la victoire, même momentanée, de son parti. Pauvre et inconnu, il mourut soudainement dans la rue, à Constantinople, peut-être empoisonné, abandonné par ses amis qui continuaient à se battre contre les Nicéens :

Il était seul, presque oublié. Finalement, malade, vieux, il supplia Constantin de lui accorder les bénéfices des sacrements avant de mourir, se plaignant que ses puissants amis, comme Eusèbe de Nicomédie, ne pouvaient plus être ennuyés pour faire des choses pour lui⁴⁵.

Aux circonstances tragiques de la mort d'Arius, ajoutons le commentaire de 'Abdu'l-Bahá qui peut servir d'avertissement à ceux qui, quelle que soit leur théologie, divisent la religion de Dieu par ambition personnelle :

Finalement, le pouvoir du Christ les détruisit si complètement qu'il n'en reste aucune trace⁴⁶.

Le débat Homme-Dieu - Cyrille et Nestorius.

Comme l'hydre de la mythologie grecque dont les têtes repoussent chaque fois qu'on les coupe, les conciles de Nicée et de Constantinople engendrèrent d'autres controverses à propos de la personne de Jésus. La théologie trinitaire n'avait pas plutôt été officialisée qu'un nouveau débat plongeait l'Église dans une dissension encore plus

45- Chadwick, *The Early Church*, p.136.

46- 'Abdu'l-Bahá, « The Covenant of God shall remain stable and secure », p. 95.

profonde, sur la relation entre la nature divine et la nature humaine de Jésus.

Non seulement cette nouvelle bataille christologique fut la plus sanglante, mais elle eut des conséquences fatales pour l'unité de l'empire byzantin. Une nouvelle tendance à la division s'ajouta aux dimensions théologiques de la querelle : le nationalisme naissant. En Syrie et en Égypte, les aspirations vers une autonomie nationale trouvèrent dans les credo théologiques un moyen de rejeter le pouvoir de Constantinople. Ces puissants mouvements de nationalisme religieux inaugurèrent un schisme permanent dans l'Église et furent à l'origine de la dislocation d'un empire glorieux, préparant ainsi la conquête musulmane du septième siècle. L'unité de l'Église qui avait été préservée d'une manière presque miraculeuse pendant la crise arienne s'effondra sous les attaques de ces nouvelles forces séparatistes.

Tout commença entre deux patriarches de sièges importants et rivaux, Nestorius de Constantinople et Cyrille d'Alexandrie. Les deux hommes traitèrent très brutalement leurs groupes dissidents respectifs et leur confrontation eut des effets désastreux pour l'Église⁴⁷.

Théodose II avait demandé à Nestorius de venir, depuis sa ville natale d'Antioche, prêcher à la cour de Constantinople. La christologie de Nestorius est parfois nommée duo-

47- L'intolérance de Cyrille provoqua ainsi le meurtre d'Hypatia, une femme intelligente et vertueuse qui enseignait le néoplatonisme à Alexandrie. (Chadwick, *The Early Church*, p. 194). Kelly (*Early Christian Doctrines*, p. 138) essaie de justifier le caractère de Cyrille en remarquant qu'il était inspiré par des motifs purement théologiques.

physisme ou christologie de la double nature (grec. *physis* = nature) car il croyait que les natures humaines et divines de Jésus agissaient dans une sorte d'unité peu organisée qu'il appelait *conjonction*⁴⁸. Selon une vieille tradition qui reflétait ses origines juives, en exposant sa théologie Nestorius insistait sur l'humanité de Jésus. L'humanité du Christ jouait un rôle fondamental dans sa sotériologie. Pour sauver les hommes, le Christ fait usage de son libre arbitre et du pouvoir de son âme rationnelle, attributs qu'il partage avec les autres hommes. Son sacrifice n'était pas obligatoire. Le Christ voulait montrer au croyant ordinaire que le salut pouvait être gagné par la seule acceptation volontaire de la volonté divine, comme lui-même avait volontairement accepté la croix.

Au cœur de la controverse entre Cyrille et Nestorius on trouve le problème philosophique consistant à réconcilier dualité et unicité. Pour Cyrille et son école alexandrine, l'idée de la double nature de Jésus était inacceptable. L'insistance de Nestorius sur la nature humaine de Jésus poussa Cyrille à l'accuser de nier la divinité du Christ. Et la distinction que Nestorius faisait très soigneusement entre la divinité et l'humanité du Christ encouragea Cyrille à affirmer que Nestorius mutilait en quelque sorte l'unité de la personne du Christ qui avait été fusionnée par le *Logos*⁴⁹. On parle de *monophysisme* en qualifiant l'enseignement de Cyrille qui insiste sur une nature du Christ, la divine, et pour qui l'hu-

48- Ibid ,p. 230

49- Nestorius insistait sur ces différences dualistes lorsqu'il affirmait, par exemple, que c'est l'homme Jésus qui souffrit et mourut sur la croix et que c'est le Dieu Jésus qui calma la tempête.(Chadwick, *The early Church*, p. 197).

manité du Christ ne veut rien dire, au sens ordinaire du mot. Tous ses attributs humains sont divins puisqu'ils servaient de véhicule au *Logos*, l'éternelle divinité du Christ. Cyrille poussa les implications de sa conviction à l'extrême. L'enfant Jésus n'était rien d'autre que Dieu incarné et Marie, la *theotokos* (grec, *mère de Dieu*), une notion qu'il considérait comme sacro-sainte⁵⁰. Contre Nestorius qui pensait que l'humanité et la divinité de Jésus étaient distinctes, Cyrille affirmait que les deux formaient une *union hypostatique*, une union Dieu-Homme assez semblable à l'union platonique de l'âme et du corps⁵¹. L'enseignement de Cyrille contribua dans une large mesure à la théologie de l'incarnation.

En fait, la différence entre les deux théologies était assez floue. Comme il arrive souvent dans une confrontation, les deux semblaient ironiquement dire exactement la même chose : *un venant de deux* pour Cyrille et *deux aspects de son être Dieu et Homme* pour Nestorius⁵². C'est un des pires exemples de l'habitude théologique de couper les cheveux en quatre, parfait modèle de ce que le Christ appelait une discussion de Pharisiens, « ...qui arrêtez au filtre le moustique et engloutissez le chameau ! » (Math. 23:24). Il est évident que sous couvert de la recherche de la vérité théologique, d'autres facteurs étaient à l'œuvre.

Un échange de lettres pastorales ne fit qu'empirer le conflit entre les deux patriarches. Ayant gagné le pape Cé-

50- Nestorius fut offensé par le terme *Mère de Dieu* qu'il ressentait comme dégradant. Sa suggestion que le terme soit abandonné et remplacé par *Porteuse du Christ* provoqua une émeute parmi les moines de Constantinople.

51- Kelly, *Early Christian Doctrines*, p. 320, 322.

52- Ibid. p. 320,314.

lestin à ses vues, Cyrille, convaincu que ce dernier allait convoquer un concile général de l'Église, utilisa son influence sur l'Empereur Théodosius II pour convoquer le troisième concile œcuménique à Ephèse en 431⁵³. Alors qu'une météorologie inclémente retardait l'arrivée de Nestorius, Cyrille et soixante évêques de sa tendance en profitèrent pour l'excommunier en le qualifiant de « nouveau Judas⁵⁴ ». La suite fut digne d'une tragi-comédie. Arrivant quatre jours plus tard, Nestorius et sa délégation organisèrent leur propre synode et excommunièrent à leur tour Cyrille et son allié Memnon, évêque d'Éphèse. L'empereur, exaspéré, confirma l'excommunication des deux côtés et ordonna la déchéance de Cyrille et de Nestorius.

Apprenant son excommunication, les évêques orientaux partisans de Nestorius l'abandonnèrent, ce qu'il ressentit comme une trahison douloureuse. Banni dans le désert égyptien, Nestorius mourut, tragique et solitaire, en 450. Cyrille, grâce à des pots-de-vin bien distribués parmi les courtisans, put garder son siège épiscopal jusqu'à sa mort en 444. Finalement, ce fut la théologie de Cyrille qui fut déclarée canonique à Ephèse.

Les successeurs des deux parties persistant dans leur fanatisme, il devint nécessaire de convoquer en 449 le deuxième concile d'Ephèse que le pape Léon 1er appela *un brigandage*. Au cours de cette réunion, les princes de l'Église monophysite d'Égypte allèrent jusqu'au meurtre

53- Ephèse, sur la rive asiatique de la mer Égée est aujourd'hui en ruines. Ce grand port devint peu à peu impraticable suite à l'envasement de ses bassins.
54- Kelly, *Early Christian Doctrines* p. 327.

pour soutenir leur théologie! Le patriarche nestorien de Constantinople, Flavien, fut arbitrairement condamné, traîné loin de l'autel par un groupe de moines alexandrins et si sévèrement battu qu'il en mourut quelques jours après. Ainsi, les conciles, qui de l'avis des Pères de l'Église sont inspirés par le souffle de l'Esprit saint, étaient devenus le lieu du meurtre d'un patriarche pour le seul crime d'avoir souscrit à une théologie différente⁵⁵.

Le meurtre de Flavien menaça non seulement l'unité de l'Église mais celle de l'empire byzantin lui-même. Une dernière tentative pour empêcher l'État-Église de connaître un schisme fut faite lors de la tenue du quatrième concile œcuménique, celui de Chalcédoine près de Constantinople, en 451. Son but était de produire un texte christologique universel qui unirait les théologies monophysite et nestorienne afin d'étouffer les flammes du séparatisme menaçant l'empire. La suite révéla que les factions n'étaient pas prêtes au compromis.

La formule théologique produite à Chalcédoine fut celle de l'incarnation divine. Elle affirmait que Christ était à la fois un Dieu parfait et un homme parfait, qui se fait connaître en deux natures distinctes dans une union hypostatique sans confusion ni ajout. À l'évidence, la formule de Chalcédoine est une mosaïque, un compromis entre les théologies d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome.

55- Dioscorus, président monophysite de ce concile de brigands, dirigeait la réunion. Il ne donna à Flavien aucune chance de se défendre. À la fin du concile, les monophysites victorieux s'écrièrent : *Ceux qui contredisent Dioscorus blasphèment contre Dieu ! Dieu a parlé par la bouche de notre patriarche ; l'Esprit Saint l'a inspiré ; ceux qui se taisent sont des hérétiques.* (Zenov, *Eastern Christendom*, p. 62).

Ce compromis ne put satisfaire les Églises d'Égypte et de Syrie. L'Égypte monophysite rejeta Chalcédoine. Adoptant le credo de la *nature unique*, l'Église d'Égypte se sépara de Constantinople, non sans quelques sanglantes révoltes et forma, en 575, une Église séparée connue aujourd'hui sous le nom d'Église copte. En Syrie, les forces impériales livrèrent une sanglante bataille contre une armée de moines monophysites avant de pouvoir rétablir l'ordre. Jacob Baradæus fonda l'église jacobite syrienne et, voyageant déguisé en mendiant, put ordonner des évêques monophysites⁵⁶. Plus tard, les disciples de Nestorius émigrèrent en Perse d'où ils envoyèrent des missionnaires en Inde, à Ceylan et jusqu'en Chine.

La mésentente était si profonde entre monophysites égyptiens et Grecs orthodoxes que les chrétiens d'Égypte ouvrirent grand les portes de leurs cités à l'arrivée des musulmans en 641, les accueillant comme des libérateurs du joug de Constantinople. Comme les vents de sable du désert qui le vit naître, l'islâm enterra tranquillement la guerre religieuse entre chrétiens grecs orthodoxes et chrétiens monophysites égyptiens⁵⁷.

56- Les Églises éthiopiennes et arméniennes rejetèrent aussi la formule de Chalcédoine.

57- Cette image est partiellement reprise de Zenov, *Eastern Christendom*, p. 84.

La déification de Jésus

Point de vue bahá'í

Ce qui précède ne doit pas être pris comme une leçon sur les contorsions de la théologie chrétienne primitive. Au-delà des particularités relatives à la déification de Jésus dont nous reparlerons, les controverses christologiques nous conduisent à une meilleure compréhension des problèmes de croissance d'une religion.

L'Église primitive se divisa sur la nature de la personne de Jésus et connut des luttes intestines à cause de trois facteurs étroitement reliés: 1) le manque d'un système de croyance unifié, 2) l'absence d'une interprétation claire et autorisée de la doctrine, 3) l'absence de définitions claires des rôles dans l'administration des Églises. Il peut être intéressant de comparer ces développements du christianisme primitif avec les éléments parallèles dans la religion bahá'íe.

Pendant le premier siècle de leur histoire, les chrétiens

n'avaient pas d'Écritures canoniques. L'Ancien Testament, dans sa version de la Septante continuait à être utilisé comme le seul écrit saint autorisé. Les enseignements de Jésus circulaient parmi les communautés sous forme de diverses traditions orales. L'Église admettait la nécessité d'un canon officiel du Nouveau Testament pour combattre les hérésies gnostiques, mais les livres ne furent pas organisés avant la fin du deuxième siècle⁵⁸. Pire encore, en établissant un début de liste, la crise arienne souleva une fois de plus la question de la doctrine officielle. Manquant d'interprète clairement désigné des enseignements du Christ, les évêques, individuellement, affirmaient que leurs propres interprétations des questions christologiques, étant inspirées par l'Esprit saint, il était obligatoire aux croyants de leurs juridictions d'y adhérer. La confrontation entre évêques était inévitable⁵⁹.

La philosophie compliqua encore les choses. Au temps du schisme arien, la vie intellectuelle de l'Église était essentiellement philosophique. Les Pères utilisaient des concepts et des schèmes philosophiques pour élaborer et pour renforcer des arguments théologiques. La spéculation et l'interprétation individuelle conduisirent naturellement à l'hérésie. Au quatrième siècle, le mot essentiel du credo de Nicée, *homoousios*, est un terme philosophique. Quelle différence avec les premiers temps de l'Église où seul l'enseignement du Nouveau Testament était la règle, alors qu'elle

58- Une première liste des livres canoniques fut établie à Rome par un concile sous l'autorité du pape Damasus en 382.

59- Voir, par exemple, la prétention émise par l'évêque monophysite d'Alexandrie au second concile d'Éphèse en 449.

luttait contre les gnostiques, maîtres en science ésotérique !

La décentralisation excessive de l'Église ne fit qu'augmenter la fragmentation des problèmes doctrinaux. Jusqu'à ce que le pape Léon 1er (440-61) affirme la suprématie de Rome sur les autres évêchés, les évêques étaient tous égaux et seuls à régner sur leur congrégation. Lorsque Nestorius et Cyrille lancèrent leur guerre théologique, c'est tout naturellement que leur congrégation, dans son ensemble, se trouva impliquée dans le combat. Or, aucune autorité supérieure n'existait pour résoudre la question.

Au contraire, la foi bahá'íe, est assez fortunée pour avoir, par la vertu de ses alliances écrites, un seul dirigeant désigné à chaque période de son histoire et un corpus d'Écritures universellement accepté. Son organisation essaie de trouver l'équilibre entre centralisation et décentralisation excessives⁶⁰. En général, l'expansion institutionnelle de la foi bahá'íe suivit correctement la transmission de la révélation⁶¹. Alors que dans l'Église chrétienne primitive les institutions se développèrent en même temps qu'on répondait aux questions doctrinales et scripturales au cours de crises schismatiques importantes, dans la foi bahá'íe l'*unité de doctrine* fut maintenue dès le début, grâce, d'une part, aux textes authentiques des Écritures et d'autre part, à l'interprétation autorisée de 'Abdu'l-Bahá et de Shoghi Effendi.

60- Shoghi Effendi, *Bahá'í Administration: Selected Messages (1922-1932)*; 7ed rev.ed.(Wilmette, Ill.:Bahá'í Publishing Trust, 1974), p. 142.

61- C'est sous la direction de Shoghi Effendi que les institutions de l'Ordre administratif bahá'í se développèrent, de 1922 à 1936. L'exécution systématique du Plan divin de 'Abdu'l-Bahá commença avec le Plan septennal dès 1937.

L'unité de gouvernance est assurée par la Maison Universelle de Justice⁶².

Les controverses christologiques présentent l'aspect tragique de toute controverse religieuse. Avoir imaginé que l'Esprit saint guidait infailliblement les conciles de l'Église conduisit à des luttes fratricides entre chrétiens ne partageant pas la même théologie. Il est aussi frappant de remarquer l'abîme existant entre théologie et moralité chrétiennes, entre vertu et connaissance. Quelle différence avec les enseignements de Bahá'u'lláh pour qui la sagesse divine d'un enseignant ne peut que se refléter dans la pratique des vertus spirituelles recommandées par la Manifestation⁶³. Bahá'u'lláh nous avertit de la force destructrice des dissensions religieuses : «La haine et le fanatisme religieux sont un feu dévorant dont nul ne saurait étouffer la violence⁶⁴.» Même le puissant Constantin ne put éteindre les flammes violentes du schisme arien qui eut des conséquences fatales sur l'empire byzantin. En même temps, Bahá'u'lláh nous rappelle le but essentiel de la religion de Dieu qui est dénaturé par les conflits religieux : «Ô peuple du monde ! le but de la religion de Dieu est de créer l'amour et l'unité. N'en faites pas une cause d'inimitié ni de discorde⁶⁵.» Bahá'u'lláh abolit spécifiquement, dans la première *Bonne Nouvelle*, la guerre religieuse dont le concept fut accepté dans les religions précédentes⁶⁶ et il abroge, dans la

62- La Maison Universelle de Justice, *Wellspring og Guidance: Messages 1963-1968* 1ère ed. rev; (Wilmette, Ill. Bahá'í Publishing Trust, 1976, p. 53.

63- Bahá'u'lláh *Les Tablettes de Bahá'u'lláh*, Maison d'Édition Bahá'ie, 1994. p. 52.

64- Bahá'u'lláh, *Florilège d'écrits*, Maison d'Édition Bahá'ie, ed. 1979, 132, p. 204.

65- Bahá'u'lláh, dans *Bahá'í World Faith*, «kitab-i-Ahd», p. 209.

Tablette au monde ce qu'il appelle les « quatre mots » qu'on retrouve tous dans les controverses christologiques : détruire des vies humaines ; brûler les Livres ; éviter les autres peuples ; exterminer les autres communautés⁶⁷.

L'interdiction par Bahá'u'lláh des disputes religieuses et son exhortation à l'amitié n'ont pas comme seul but de maintenir la paix sociale. Leur impact est beaucoup plus profond sur l'implication épistémologique de la vie intellectuelle de l'humanité. L'harmonie et l'unité religieuses sont les conditions *sinæ qua non* qui permettront à l'homme de découvrir d'autres vérités religieuses. 'Abdu'l-Bahá écrit « Le fait de s'imaginer être le seul à avoir raison contre tous les autres qui ont tort est le plus grand des obstacles vers l'unité, or l'unité est essentielle si nous voulons atteindre la vérité car la vérité est une⁶⁸. » Ce qui précède suggère qu'il existe une pluralité de sens dans toute construction ou dans tout dialogue théologiques.

L'autre leçon à tirer des controverses christologiques c'est que l'homme doit reconnaître les limites de sa propre connaissance. Les chrétiens se sont permis de manipuler des questions théologiques très abstraites et spéculatives, à l'évidence au-delà de la capacité de la compréhension humaine. Les quatre premiers conciles œcuméniques nécessités par ces controverses révélèrent une préoccupation profonde pour les définitions et les analyses comme solutions aux questions doctrinales. Lorsqu'on oublie les attributs spiri-

66- Ibid p. 275

67- Ibid. p. 255

68- 'Abdu'l-Bahá, cité dans *Bahá'u'lláh et l'ère nouvelle*, J.E. Esslemont, p.215.

tuels nécessaires, il est évident que cette manière de faire n'est pas la solution. Les dirigeants de l'Église dépassèrent les frontières de *l'honnêteté intellectuelle et de la modestie* et affirmèrent que des doctrines ne reflétant que leur compréhension imparfaite étaient des réflexions parfaites de la volonté de l'Esprit saint⁶⁹. Les bahá'ís ont été prévenus contre ces dangers :

Dans les dispensations passées, de nombreuses erreurs apparurent parce que les croyants voulaient faire entrer le Message divin dans le cadre de leur compréhension limitée... et prétendaient que quelque chose était vrai sous prétexte que cela semblait désirable et nécessaire⁷⁰.

Par ailleurs, les affirmations chrétiennes sur la divinité de Jésus appellent plusieurs observations. Il est clair que la déification de Jésus évolua selon un processus historique. L'exégèse du Nouveau Testament montre que les premiers titres christologiques du Christ : *Serviteur souffrant* et *Vrai prophète* contrastent avec la théologie tardive de l'incarnation et le prouvent clairement. Le Credo des Apôtres, le premier des credo extra-bibliques élaborés par l'Église en réaction au gnosticisme ne fait aucune allusion à l'identification du Christ à la Divinité. Cette déification, d'ailleurs, n'apparaîtra pas avant Nicée, en 325, la doctrine étant ratifiée comme théologie trinitaire à Constantinople en 381.

D'un point de vue bahá'í, il serait tout à fait erroné de subordonner le Christ à d'autres sauveurs mythologiques

69- The Universal House of Justice, *Wellspring of Guidance*, p. 87.

70- Ibid, p. 87-88.

comme le fit l'hérésie gnostique. Et pourtant, on distingue encore clairement le pourcentage de substrat de théologie gnostique utilisé par Paul dans sa présentation du Christ : la chute de l'homme, son emprisonnement par les forces mauvaises, *seigneurs de cet âge* (I Cor. 2:8), et sa rédemption victorieuse par le Christ sauveur, tout cela révèle des aspects d'un drame cosmique tout à fait gnostique⁷¹.

Néanmoins, c'est le schisme arien qui mit sur le devant de la scène toute la question de la divinité du Christ. Il est tentant pour nous de voir en Arius un allié du point de vue bahá'í qui, essentiellement, subordonne le personnage prophétique à Dieu. Mais un examen plus minutieux révèle que la christologie subordinationniste d'Arius ne concorde pas avec les enseignements bahá'ís. À la différence d'Arius qui enseignait que le Christ est un être phénoménal, créé et fini, la théologie bahá'íe enseigne que les Manifestations de Dieu sont éternelles dans leur état de *Logos*, c'est-à-dire qu'elles préexistent à leur condition humaine⁷². Naturellement, leur corps physique est phénoménal comme l'est celui de tous les hommes. Les enseignements bahá'ís affirment aussi la *pureté essentielle* des Manifestations divines, alors qu'Arius affirmait que le Christ était soumis au changement et qu'il aurait pu pécher⁷³.

71- Brandon, dans *The Gnostic Problem in Early Christianity* affirme que par cette expression, Paul n'entend pas les autorités temporelles mais les êtres démoniaques qui contrôlent la vie des hommes. Il discute aussi des autres influences sur Paul dans *Religion in Ancient History*, p. 324-36.

72- 'Abdu'l-Bahá, *Les leçons de Saint-Jean-d'Acre*, (P.U.F.) p. 122 et 123 ; 159 et 160. La théologie orthodoxe de l'église primitive enseignait aussi la préexistence du *Logos*.

73- Ibid. p 161.

Les trois conciles importants de l'Église : Nicée, Constantinople et Chalcédoine, qui ont élaboré successivement ces trois aspects de la doctrine chrétienne : la déification de Jésus, la Trinité et l'Incarnation, ont en commun cet aspect contestable de brouiller la conception de l'unité divine. Cette unité divine est une des croyances principales de la foi bahá'íe, affirme Shoghi Effendi⁷⁴. Tous ces credo altèrent l'unité divine en transformant la relation du Christ au Père dans le sens mythologique et païen d'un dieu ayant généré une descendance. Le texte même des credo l'indique, de même que l'expression de Cyrille : « *theotokos* : mère de Dieu⁷⁵ ». Bahá'u'lláh rejette clairement la croyance que les Manifestations de Dieu peuvent, d'une manière ou d'une autre, partager l'essence de Dieu comme l'affirme le *homoousios* de Nicée, ou cohabiter dans l'essence divine d'un Dieu triune comme la doctrine trinitaire de Constantinople le maintient : « Si d'aucuns prétendaient être ses égaux, s'ils étaient considérés comme identiques à sa personne, comment serait-il possible de soutenir que l'Être divin est un et incomparable, que *son essence est indivisible et sans égale*⁷⁶ ? » Quant à l'incarnation, développée pour la première fois dans la théologie paulinienne et canonisée à Chalcédoine, Shoghi Effendi la qualifie de « théorie grossière et invraisemblable⁷⁷. »

D'où la question : si le Christ n'est rien de tout cela,

74- Shoghi Effendi, (MEB 1993) p 110.

75- le credo de Nicée, par exemple dit : « issu du Père... vrai Dieu de vrai Dieu... de la substance du Père. » Kelly, *Early Christian Doctrines*, p232, *passim*.

76- Bahá'u'lláh *Florilèges*, 28.2, p 47.

77- Shoghi Effendi *L'Ordre mondial de Vahá'u'lláh*, p 108.

qu'est-il dans la compréhension bahá'íe ? Aussi brève que soit la réponse fournie ici, elle est, j'en suis convaincu, en complète harmonie avec les enseignements évangéliques. Pour un bahá'í, les écrits de Paul ne constituent pas une révélation divine et cela soulèvera, bien entendu, d'importantes objections chez les chrétiens pour qui toute Écriture est divinement inspirée (2Tim.3:16).

Les Écritures bahá'íes affirment que chaque Manifestation divine est « connue sous un nom différent » et « accomplit une mission précise⁷⁸ ». La reconnaissance de la filiation du Christ s'appliquerait aussi bien au titre de *Fils de l'Homme*, titre que Jésus utilisait plus souvent que *Fils de Dieu*. Comme indiqué plus haut, le Christ n'est pas *Fils de Dieu* dans le sens mythologique qu'il partagerait l'Essence de Dieu, mais dans le sens de sa messianité ou de sa royauté spirituelle. Les chrétiens se sont concentrés exclusivement sur le sens mythologique du terme, c'est-à-dire que le Christ est l'enfant de Dieu, et ils ont ignoré la contrepartie impliquée dans l'expression, c'est-à-dire que le *Fils* est celui qui, avant tous les autres, montre obéissance et humilité envers le *Père*, ou encore, qu'il fait la volonté du *Père*. Le terme implique que le personnage du Christ réussit la rédemption de l'humanité en souffrant une mort humiliante et, en même temps, indique une figure cosmologique de grande importance qui fonde un royaume spirituel promis depuis le début du monde⁷⁹. Les Écrits bahá'ís sont en harmonie avec ces vues puisqu'ils admettent la mort sacrificielle de Jésus et l'instauration de son royaume spirituel⁸⁰.

78- Bahá'u'lláh, *Florilège*, p 36.

79- Cullmann *Christology of the New Testament*, p. 158,142.

80- Bahá'u'lláh, *Florilège*, 36, p. 58 : *Sache que lorsque le Fils de l'homme*

L'obsession tardive des chrétiens pour le Christ en tant que Dieu, due principalement à la théologie de Paul et aux conciles, est rejetée par le Nouveau Testament lui-même qui offre une grande variété de titres christologiques. Le personnage du Christ, en plus de la prééminence du titre de Fils, est une sorte de mosaïque d'images christologiques, chacune ayant son origine dans une tradition différente. Pour les premiers chrétiens, le Christ était le *Vrai Prophète*, le *Serviteur souffrant* du deutéro-Isaïe (hébreu. *ebed Yahweh* : le Juste). Il existe aussi des traditions de Jésus comme *Grand Prêtre*, *Seigneur*, etc⁸¹. Cette mosaïque est en accord avec l'explication de Bahá'u'lláh : le personnage prophétique révèle un large éventail d'attributs spirituels, depuis *une servitude que nul homme ne peut atteindre* jusqu'à des rangs comme *Apôtre, Gardien, Messenger, Prophète, Seigneur*, pour arriver enfin à la Divinité⁸².

Au-delà de sa mission, les enseignements bahá'ís parlent de la réalité préexistante ou métaphysique du Christ. Pour-

rendit son âme à Dieu, toute la création fut secouée d'un long sanglot. Mais il avait en se sacrifiant insufflé dans toutes choses créées une capacité nouvelle... Par ce pouvoir qu'il tenait du Tout-Puissant, ... l'âme des pécheurs fut sanctifiée. ... C'est lui qui effaça la souillure du monde. Béni est l'homme qui se tourne vers lui avec un visage rayonnant de lumière. Ainsi, un bahá'í peut, me semble-t-il, parler du sacrifice sanglant de Jésus sans pour autant le relier à la croyance au péché originel comme c'est le cas en théologie chrétienne. La condamnation générale, par l'Église, de toute l'humanité avant la venue du Christ est qualifiée de *superstition* par 'Abdu'l-Bahá (dans *The Reality of Man: Excerpts from the Writings of Bahá'u'lláh and 'Abdu'l-Bahá*, rev. ed.(Wilmette, Ill. Bahá'í Publishing Trust, 1962) p. 47. Par ailleurs, Bahá'u'lláh nous rappelle qu'il y a des limites à la compréhension intellectuelle du mystère du sacrifice. Voir *Florilège*, 52, p.72.

81- Cullmann, *Christologie of the New Testament*.

82- Bahá'u'lláh, *Florilège*,34, p 53.

tant, au lieu de limiter cette réalité préexistante au seul Jésus, les Écritures bahá'íes l'attribuent à tous les Fondateurs des grandes religions du monde. C'est la réalité du Verbe divin (Logos), ou manifestation divine : non seulement les enseignements bahá'ís s'accordent avec la préexistence du Verbe, comme l'affirme le prologue de l'Évangile de Jean (J,1), mais des érudits chrétiens eux-mêmes ont interprété ce passage comme signifiant que le Logos est la révélation de Dieu lui-même, une vue qui coïncide parfaitement avec les Écrits bahá'ís⁸³.

•

83- Cullmann, *Christology in the New Testament*, p. 265-66. Bahá'u'lláh et 'Abdu'l-Bahá acceptant la théologie du Logos, je ne peux suivre ceux qui considèrent que la christologie ébionite est plus proche de la conception bahá'íe de la Manifestation divine. C'est vrai d'une certaine façon, mais le *Logos* johannique qui est accepté dans la foi bahá'íe, et que Paul utilise aussi, était rejeté par les ébionites qui rejetaient aussi la naissance virginale acceptée par les Écrits bahá'ís.

La foi bahá'íe, un aperçu

La religion bahá'íe reconnaît l'unité de Dieu et de ses prophètes, elle soutient le principe de la recherche indépendante de la vérité et condamne toutes les formes de superstition et de préjugés. Elle enseigne que le but fondamental de la religion est de favoriser l'harmonie et la concorde, que la religion doit marcher de pair avec la science et qu'elle constitue la seule et ultime base d'une société pacifique, progressive et bien organisée. Elle inculque le principe d'égalité des droits et des privilèges pour les deux sexes et préconise l'instruction obligatoire. Elle recommande d'abolir les extrêmes de la pauvreté et de la richesse et, élève le travail accompli dans un esprit de service au rang d'acte d'adoration. Elle recommande l'adoption d'une langue auxiliaire internationale et prévoit les organisations nécessaires à l'établissement et à la préservation d'une paix permanente et universelle.

Shoghi Effendi

Dans la même collection :

- *Le nouvel athéisme, un point de vue bahá'í*. Ian Kluge

Jack (John Allan) McLean (né en 1945 à Toronto, Canada) (M.A. Histoire des Religions, Université d'Ottawa) a rédigé dans le domaine des études universitaires bahá'íes trois ouvrages : *Dimensions in Spirituality: Reflections on Spiritual Life and Transformation in Light of the Bahá'í Faith* (Oxford: George Ronald, 1994), une étude méthodique de la notion de spiritualité et du concept de transformation spirituelle ; *Under the Divine Lote Tree: Essays and Reflections* (Oxford: George Ronald, 1999), 80 courts essais sur des thèmes existentiels ; *A Celestial Burning: The Writings of Shoghi Effendi*, une étude théologique et de critique littéraire des œuvres de Shoghi Effendi, Gardien de la Foi bahá'íe (à paraître). Il est aussi l'auteur d'une trentaine d'articles universitaires publiés sur la théologie philosophique bahá'íe.